

A côté du but

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **48 (1910)**

Heft 34

PDF erstellt am: **19.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-207075>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LA TRANQUILLITÉ DES PARENTS

DANS un tout vieux livre datant du XVII^e siècle et intitulé : *Amusement curieux et divertissant. Propre à égayer l'esprit*, nous trouvons cette série de questions et de réponses. Nos aïeux s'amusaient à peu de frais.

*

D. — Combien la lune a-t-elle d'étendue?

R. — Une aune, puisqu'elle a quatre quartiers.

D. — Quel est le poisson qui a quatorze pieds entre tête et queue?

R. — C'est une écrevisse.

D. — Quels sont les gens qui n'iront jamais au fond de l'eau?

R. — Les habitants de Liège.

D. — Quel est l'endroit où les dames ne parlent jamais?

R. — Un damier! (Ah! vous êtes attrapé, qu'en dites-vous?)

D. — Cachez-vous bien; remuez quelque chose et demandez : « Qu'est-ce que je remue? »

R. — Vous remuez la langue.

D. — Il y avait cinq perdreaux dans un champ. Un chasseur en tue trois. Combien en reste-t-il?

R. — Point. Les autres se sont envolés.

D. — Quelle différence y a-t-il entre un escalier et un juge?

R. — L'escalier fait lever le pied; le juge fait lever la main.

D. — Dites en un seul mot latin : une femme, un ange, un prophète, un homme?

R. — *Evangelium* (Eve, ange, Eli-e, homme).

D. — Quelle différence y a-t-il entre un musicien et un lièvre?

R. — Le musicien aime la musique et le lièvre aime le plain chant.

Ce sont là jeux bien innocents.

*

C'est dans le même vieux livre que nous trouvons la boutade que voici :

Un boucher qui avait la vue basse, ne trouvant pas ses lunettes, en prit d'autres, par hasard, dont les verres grossissaient extrêmement les objets.

C'est ainsi qu'il acheta trois veaux pour deux bœufs et qu'il servit à un client une côtelette pour un gigot.

Duel moderne. — A propos d'un duel :

Deux témoins ayant horreur du sang versé, sont à l'écart et s'occupent de charger les pistolets de combat.

— Passez-moi, je vous prie, les deux balles sans résultat.

— Voici.

A côté du but.

Aôùt! Ce sont les vacances générales. Tous les heureux d'ici-bas ont pris la clef des champs.

Les uns courent le monde, sautant d'un train dans un bateau, d'un bateau dans un tram, d'un tram dans une auto, d'une auto dans une crémaillère, d'une crémaillère dans un dirigeable, d'un dirigeable dans un train, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'ils rentrent au logis, harassés, fourbus, en s'écriant : « Oh! le monde, c'est beau! Mais c'est tout de même bien fatigant! »

Les autres, sac au dos, des mètres de corde en bandoulière, bandes molletières, lunettes noires, souliers hérissés de clous, piolet en main, partent à l'assaut de tous les sommets qui se trouvent sur leur chemin, sans souci de l'inaccessible et de l'infranchissable. Ils rentrent au bercail tout heureux et tout fiers d'avoir risqué vingt fois leur peau pour détenir sur X.,

Y., ou Z. le record de la hauteur, de la rapidité d'ascension et de la témérité.

D'autres, enfin, s'en vont tout bonnement à la campagne, au vert. Ils s'essaient à la vie des champs, et, devant l'insuccès de leurs efforts pour se « paysanniser », font bonne mine à mauvais jeu. Ils s'efforcent de prendre pour des attraits délicieux, pour un charme exquis, tous les petits inconvénients d'une installation provisoire et rudimentaire, d'une vie simple, rustique, pour les privations de laquelle les raffinements de leur existence citadine ne les a point entraînés.

« Beaucoup, écrivait un jour la baronne Staffe, m'ont fait cette confidence que la campagne leur semble profondément triste *en été*, à deux moments de la journée : à l'heure terrible de midi, une mélancolie indécible s'épand sur toutes choses, prétendent-ils; une mélancolie qui est de l'angoisse. Un silence se fait, les oiseaux et les feuillages se taisant à la fois; la terre brûle, on sent une souffrance.

» Le soir, avec la nuit, tombe une autre tristesse moins saisissante, mais plus poignante. On voit les laboureurs revenir, sérieux et las, les oiseaux regagner leur nid sans chanter. On s'aperçoit mieux de la brièveté des choses en constatant les changements rapides que subissent les champs, hier couverts d'épis, aujourd'hui rasés. Et la gravité de la vie apparaît sans voiles.

» A la campagne, le matin seul est charmant et gai, pendant la saison chaude; mais il est bref comme le bonheur. Il y a encore quelques jolies heures avant le coucher du soleil, mais les ombres descendent déjà.

» Sur la plage, mêmes impressions. Malgré la sensation de fraîcheur que donne la vague, midi est trop éclatant sur les flots, cet étincellement énerve. Le soir, qui ramène la mer, la mer qui crie, prend, là, des airs tragiques. »

Est-ce à dire que voyages par terre, mer et air, courses de montagnes, villégiatures à la campagne, soient à dédaigner? Oh! que non point! Au contraire.

Mais combien s'y adonnent avec conviction? Combien de véritables « voyageurs » dans ces coureurs du monde; combien de vrais alpinistes dans ces grimpeurs de sommets; combien de vrais amants de la nature et de sa rusticité dans ces campagnards d'occasion?

Combien??

Absolution préventive. — Un paysan étant à confesse s'accusait d'avoir volé du foin.

— Combien en avez-vous pris de bottes? demanda le confesseur.

— Devinez? fait le paysan.

— Trente bottes?

— Oh! non.

— Combien donc; cinquante?

— Oh! non, non. Vous pouvez bien y mettre la charrette, à cause que ma femme et moi devons aller chercher le reste tantôt.

VICTIMES DE LA TEMPÉRANCE

Les sociétés de tempérance, qui ont corrigé plusieurs malheureux d'un triste défaut dont, sans elles, ils n'auraient pu avoir raison, ont eu un effet auquel on ne pense guère. Il y a bien des années déjà, feu le professeur J. Besançon, l'humoriste bien connu, le signalait, cet effet, dans la *Tribune de Lausanne*, si nous avons bonne souvenance.

« A-t-on remarqué, disait-il, depuis une vingtaine d'années, on ne rencontre plus guère dans nos rues de ces nez rabelaisiens « purpurés de pompettes, tout parsemés de bubelettes. » C'est un état de choses que nous avons dû constater, à notre grand regret. Ces proéminences rubicondes donnaient à notre ville tranquille et monotone des aspects souriants, nous éprouvions

une douce hilarité, qui reposait notre cerveau et faisait battre plus allégrement notre cœur.

» Pendant le trajet assez long qui nous menait de chez nous à nos affaires, nous ne manquions pas, chaque matin, de les apercevoir et les admirer. Ils étaient sur le pas de leurs portes ou de leurs ateliers, tout frais de la rosée septembrale qu'ils venaient d'absorber, produisant autour d'eux une impression de chaleur et de félicité. Quelle variété dans leurs formes, dans la pourpre de leur coloris! Ici s'élevait un monument d'architecture gothique avec ses clochetons de toute espèce; plus loin c'était un môle solide, qui semblait braver les fureurs de la mer et la sauvagerie des vents; ailleurs la matière, arrondie d'une manière uniforme, faisait songer aux appas triomphants d'une nourrice. Mais à quoi bon décrire la nature! c'est s'exposer à de vaines redites, c'est répéter ce que cent autres ont dit avant nous, bien que nul ne puisse y retrouver les beautés que, jadis, nous avons contemplées.

» Non, de tout cela il ne reste que peu de chose; les nez sont redevenus à la mesure ordinaire. Le dernier est parti, il y a peu de temps. Il avait dû s'exiler dans une région écartée, se cacher aux yeux des humains et surtout des enfants qui le poursuivaient de leur curiosité et de leurs exclamations; voilà un nez qui a coûté cher à son propriétaire! Oui, dit-il un jour en se retournant, il me coûte quatre-vingt mille francs; et le malheureux avait raison.

» D'où vient cette disparition presque absolue? Des effets, le penseur doit toujours remonter aux causes. Celles-ci sont multiples: citons en premier lieu les grands progrès accomplis par la médecine et la chirurgie. Autrefois on ne savait pas guérir, on craignait d'opérer ces monstruosité; maintenant c'est le *b, a ba* de l'art.

» Voici un fait digne de remarque; nous ne voulons pas le passer sous silence, bien qu'on puisse en tirer des conclusions hasardées. A mesure que les sociétés de tempérance se sont multipliées, on a vu diminuer le nombre des nez phénomènes. Qu'on pense de cela ce qu'on voudra, une pareille coïncidence méritait d'être notée.

» Les favoris de Bacchus seuls ont le droit de porter ses couleurs. Or Bacchus est le dieu du vin. La bière et les autres boissons fermentées ont leurs patrons attirés; quelques-unes d'entre elles cependant en sont privées et ne se réclament d'aucune divinité. Depuis près de vingt années, la tisane de septembre est devenue une denrée rare et chère. Les buveurs se sont rabattus sur d'autres liquides; mais ceux-ci n'ont pas la vertu colorante du vin; cette raison, ajoutée à celles que nous avons données, explique aisément la disparition des nez d'autrefois. Si, au point de vue esthétique, ils produisaient bon effet dans le paysage, ne les regrettons pas trop; ils témoignaient aussi d'habitudes invétérées qu'une morale relâchée peut seule approuver. Peut-être nous trompons-nous et jugeons-nous trop favorablement l'humanité. En somme, l'apparence du progrès vaut mieux que l'absence du progrès. »

Soufflé au fromage.

Faites cuire un quart de tasse de beurre dans une demi-tasse d'eau; puis délayez quatre cuillerées à bouche de farine et deux cuillerées à bouche de Maïzena. Battez bien le tout jusque quelques minutes après la cuisson, retirez du feu et ajoutez-y une demi-tasse de fromage râpé, un peu de sel et de paprika et, en remuant toujours, ajoutez peu à peu deux œufs bien battus. Mettez en petits tas de la contenance d'une cuillerée, les tas un peu espacés, sur une tourtière et faites cuire à four modéré durant 25 minutes.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie FATIO & GREC.